
BULLETIN

Le Tome V de la REVUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES DES DÉPARTEMENTS vient de nous parvenir. Ce volume renferme (p. 78 à 85) le compte-rendu de nos travaux pendant les années 1875, 1876, 1877 et 1878. M. DE MAS LATRIE, qui avait été chargé de ce rapport, l'a déposé à la séance du 7 juin 1880. Il est très élogieux pour nous tous, et nous remplissons un bien agréable devoir en lui témoignant hautement ici combien nous avons été flattés de recevoir de semblables louanges d'un savant tel que lui (1).

Nous reproduisons ici ce compte-rendu *in extenso* :

ANNÉE 1875

Sous ce titre : *les descendants d'un personnage des Mille et une nuits*, le savant et habile interprète en chef de l'armée d'Afrique, le zélé président de la Société algérienne, M. Féraud, dont le nom reviendra souvent dans ce rapport, a donné une rapide et substantielle histoire de l'une des tribus arabes passées depuis les temps anciens en Afrique. Les Ben Chennouf, après avoir longtemps commandé dans le Kef aux environs de Constantine où ils

(1) Puisque nous sommes en pays oriental, il nous sera peut-être permis de rappeler le proverbe arabe : « *Toute louange est du miel.* » Nous n'y ajouterons qu'un mot : c'est qu'il y a miel et miel, et que, lorsque l'abeille est une de celles du Mont-Hymète, exquis devient le régal.

s'étaient d'abord fixés, ont été refoulés plus au sud, vers le Sahara, par les exactions et l'oppression systématique des Turcs. D'après les traditions, auxquelles il faut attacher, on le sait, une grande attention chez tous les peuples sémitiques, les Ben Chennouf se rattacheraient au célèbre Djaffer le Barmécide, le ministre d'Arroun-al-Raschid.

On doit encore à M. Féraud une série de notions, de documents et de renseignements pour servir à l'histoire de Philippeville, cette gracieuse ville que la France a fondée sur les ruines de Rusicada, et qui est le port de mer naturel de Constantine.

Le même volume renferme d'autres travaux dignes d'être au moins mentionnés, tels que le récit de l'*Attaque des batteries algériennes* en 1816 par lord Exmouth, dû à M. Chabaud-Arnauld; les *Documents et renseignements sur la situation d'Alger durant la période du Consulat et de l'Empire*, par M. Berbrugger; une *Notice* de M. Robin sur les *Ouled-ben-Zamoun*, tribu arabe de la province de Constantine, parente des Ben Ganah de Biskra, et des *Documents inédits sur l'Histoire de l'occupation espagnole en Afrique de 1506 à 1574*, recueillis par le regretté M. Élie de la Primaudaie.

Ces documents font partie d'un fonds considérable conservé au Secrétariat général du gouvernement de l'Algérie, dont la publication avait été décidée par l'un des anciens gouverneurs. La plus grande partie du recueil provient des archives de Simancas. Elle est due aux recherches de M. Tiran, ancien membre de la Société des antiquaires de France, chargé d'une mission scientifique en Espagne par M. le duc de Dalmatie, alors Ministre de la guerre. Cinq pièces (notamment un récit, que l'on dit fort intéressant, de la prise de la Goulette et de Tunis par les Turcs en 1574) ont été copiées à Rome en 1849 par un officier de notre armée d'occupation, M. le lieutenant Faucon, aujourd'hui colonel. Il est à souhaiter que des mesures sérieuses soient prises pour

assurer la conservation de cette collection déjà plusieurs fois compromise.

Mais nous croyons devoir signaler à la sollicitude de la Société algérienne un autre recueil formé par un de ses anciens membres, dont l'intérêt et l'importance feraient désirer l'impression à plus juste titre encore que le recueil de M. Tiran. C'est la collection, par analyse et par extraits, des *Documents concernant les anciens établissements français dans les États barbaresques* depuis le règne de Henri IV, formé par M. Albert Devoulx. Tel qu'il avait été préparé et soumis au Comité, ce travail ne parut pas de nature à pouvoir faire l'objet d'une publication spéciale et séparée, ainsi que le désirait son auteur. Aujourd'hui, cette précieuse collection, restée incomplète, et pour laquelle, d'ailleurs, la Société algérienne trouverait facilement un nouvel éditeur dans son sein, aura sa place toute marquée dans le recueil de nos Mélanges, où elle servirait de base et de guide pour une histoire définitive et complète de nos anciennes possessions d'Afrique.

Bien loin d'en avoir fini avec le volume de 1875, nous devons y signaler le commencement d'une des plus importantes et utiles publications de la Revue africaine; elle est encore due à l'infatigable et toujours consciencieuse activité du regretté M. Devoulx. C'est l'*Histoire de la ville d'Alger*, histoire descriptive et narrative concernant les événements et monuments de la ville devenue la capitale de l'Algérie depuis Barberousse. Elle est divisée naturellement par les conditions mêmes du sujet en trois périodes distinctes. La première commence aux temps antiques et concerne l'ancien *Icosium* libyque et romain, dont l'identification avec Alger est établie par la découverte d'une inscription à la porte même de Bab-Azoun. La seconde époque est celle de l'Alger berbère et arabe, durant laquelle l'ancienne ville à peu près détruite par les Vandales fut relevée de ses ruines au milieu du x^e siècle par le Ziride Bologuin et

reçut le nom de *Djezaïr des Beni Mezrenna*, parce que la tribu berbère des Beni Mezrenna y fixa sa principale demeure. Le nom d'Alger n'est qu'une déformation franque des premiers mots *El Djezaïr* (les îlots), nom donné à ce point de la côte en raison des deux rochers situés en avant du port et depuis assez longtemps rattachés par des constructions au rivage. Alger ne fut, dans cette période, qu'une ville très secondaire, possédée tour à tour par les rois de l'Est ou de l'Ouest. Tunis, Bougie, Tlemcen et Ceuta étaient les centres politiques et commerciaux de l'époque. Alger n'acquies son importance qu'au xvi^e siècle, et alors sa domination fut souveraine sur l'intérieur du pays comme sur la mer; en peu d'années, elle devint la forteresse inexpugnable et le marché principal de cette épouvantable piraterie dont l'Europe a subi les forfaits pendant trois cents ans. Les suites de l'histoire de M. Devoux se retrouvent dans les volumes subséquents. En les relisant, nous ne pouvons que nous associer pleinement aux éloges de la Commission qui a décerné à l'auteur, en 1870, le prix spécial proposé par M. le Ministre de l'instruction publique, et aux vœux formés pour que ce livre reçoive une digne et entière publication.

ANNÉE 1876

Le volume de l'année 1876, indépendamment des suites des publications de MM. Féraud, de la Primaudaie et Devoux, donne diverses notices concernant des événements presque contemporains, qu'utiliseront avec fruit les historiens de l'Algérie, tels que les *notes* de M. Robin sur la situation de la grande Kabylie de 1830 à 1838; l'historique donné par M. Trumelet de l'insurrection qui éclata dans le sud de la province d'Alger en 1864. Les documents les plus intéressants dans cet ordre de publication sont certainement une *Biographie d'Abd-el-Ka-*

der, composée par un de ses cousins, et le *Récit de la conquête d'Alger en 1830*, écrit par un des captifs chrétiens, un Allemand, M. Pfeiffer de Giessen, que sa qualité de médecin préserva du bague, et qui, après être resté quelque temps au service de l'armée française, ne tarda pas à retourner dans sa patrie. Ce récit attachant, dont le commencement manque à nos livraisons, a été recueilli et publié dans la Revue par M. Alfred Michiel. Nous en citons avec plaisir ce témoignage : « L'armée victorieuse, dit Pfeiffer, prit possession d'Alger avec un ordre, une discipline et une générosité qui font le plus grand honneur à la nation française. »

La nouvelle notice de M. Féraud, insérée dans ce volume, sur les *Attaques infructueuses tentées par les Espagnols sur Alger en 1775, 1783 et 1784*, est en quelque sorte une suite aux documents publiés par M. de la Primaudaie sur l'occupation espagnole. Une étude de M. Tauxier, intitulée *Notice sur Corippus et sur la Johannide*, fait ressortir l'utilité de la Johannide pour l'histoire et la géographie de l'Afrique au VI^e siècle, quelque médiocre d'ailleurs que soit la valeur littéraire de cette œuvre.

ANNÉE 1877

Nous ne pouvons donner qu'une concise et insuffisante analyse des travaux publiés dans le volume de l'année 1877 qui nous est parvenu incomplet comme celui de 1876.

M. Masqueray, après un assez long séjour dans l'Aurès, a décrit les principales villes qu'il a visitées et les usages des principales tribus de cette vaste et montagneuse région. Il a constaté que les souvenirs de la haute antiquité se rapportant aux temps des Romains et aux temps des premières invasions arabes avaient laissé une plus forte trace dans les traditions de la population que les événements de la période postérieure ou berbère.

Nous mentionnons seulement le rapport adressé par M. Masqueray à M. le général Chanzy sur l'exploration d'une autre partie de la province de Constantine, de Sériana à Tolga, son objet étant surtout archéologique ; mais nous retrouverons du même sociétaire, dans le volume suivant, un mémoire concernant encore les montagnes de l'Aurès qui paraissent lui être si familières.

La *Notice* de M. Lespinasse sur *le Hachem de Mascara* n'est pas seulement une description de la belle plaine ainsi nommée qui s'étend sous ses murs vers le Sud ; elle donne aussi l'histoire curieuse de la tribu arabe des Hachem qui s'y fixa et qui lui a laissé son nom. Sans cesse en hostilité avec les tribus environnantes et cherchant toujours à résister aux Turcs, sollicitant tantôt l'appui des gouverneurs de Tlemcen, tantôt la protection des sultans du Maroc et méconnaissant leurs propres chefs, les Hachem avaient fini par tomber dans une complète anarchie, quand le besoin de réorganiser un gouvernement pour éviter une dissolution complète fit remettre l'autorité supérieure au cheik Mahiddine. Le désordre était tel que la tâche parut trop lourde. Mahiddine résigna son pouvoir en faveur de son fils Abd-el-Kader qui reçut, le 28 septembre 1832, dans une bourgade des environs de Mascara, le titre emphatique d'*Émir al Moumenin*. Telle est l'origine de cet homme remarquable qui a dignement reconnu la façon généreuse dont la France l'a traité en se soumettant. Maintenant les Hachem ont renoncé à toute idée de souveraineté et d'indépendance ; ils élèvent des chevaux et des bestiaux ; ils cultivent de très bons légumes ; ils propagent surtout la vigne à laquelle leurs belles terres sont très favorables, et obéissent sans trop de peine au sous-préfet français qui a remplacé pour eux l'ancien émir des Croyants.

M. le colonel Flatters (1), aujourd'hui à la tête d'une

(1) On connaît le triste dénouement de l'expédition Flatters, la

de ces courageuses expéditions que le Gouvernement dirige vers le Sud pour lier, s'il est possible, des relations régulières entre l'Algérie et l'Afrique centrale, a publié, dans le volume de 1877, une étude considérable et fort intéressante intitulée *l'Afrique septentrionale ancienne*. Ce travail, tout à la fois du domaine de l'archéologie et de l'histoire, résume et complète les travaux de Heeren et les travaux modernes de MM. Marcus et Vivien de Saint-Martin. Il touche à des questions d'ethnographie et d'étymologie, sur lesquelles il serait bien délicat de se prononcer.

On se repose de cette lecture savante en lisant le récit plein d'intérêt reproduit dans ce même volume et dû à M. Bianchi, secrétaire interprète du roi en 1829, de la dernière tentative de conciliation tentée par le Gouvernement français auprès du dey d'Alger. La mission fut remplie par M. le comte de la Bretonnière qui arbora le drapeau parlementaire sur le vaisseau *la Provence* et se rendit à Alger au mois de juillet 1829. Le 3 août, après l'insuccès de sa démarche, et au moment où il appareillait pour partir, M. de la Bretonnière se vit tout à coup le point de mire de tous les forts algériens. Malgré cette odieuse agression et quelque critique que fût sa situation, *la Provence* ne voulut pas hâter sa marche; elle passa sous le feu des batteries ennemies sans tirer un coup de canon, afin de ne pas porter la plus légère atteinte à son caractère de parlementaire, même vis-à-vis des sauvages qui le méconnaissaient si indignement.

Nous indiquons seulement deux notices de M. Féraud comprises dans le volume : l'une sur les circonstances qui forcèrent les Français à abandonner le *comptoir de Collo* en 1795, et l'autre sur les *Chorfa*, sorte de noblesse religieuse existant au Maroc. M. Féraud a recueilli les

mort de ce brave officier et de ses courageux compagnons ; mais leur œuvre, sans doute, ne sera pas perdue ; de plus heureux la reprendront plus tard et la mèneront à bien.

éléments de cette dernière communication dans la ville de Fez même, où il a accompagné la mission de M. de Vernouillet en 1877; elle provient donc des meilleures sources, et elle donnerait lieu à de curieux détails; mais nous avons hâte d'arriver au récit plus important qui se trouve dans le volume de l'année suivante.

ANNÉE 1878

Ce travail, le plus considérable du volume, a un titre fort modeste : *Ferdjioua et Zouara ou Notices historiques sur la province de Constantine*. Le Ferdjioua et le Zouara sont deux grands districts situés dans le massif de montagnes qui s'élève entre les côtes de Philippeville et la plaine de Sétif. Le Zouara, plus à l'Est, est borné par l'Oued-el-Kébir qui est la continuation du Rummel de Constantine. Le Ferdjioua se trouve à l'Ouest vers Sétif. Les Turcs n'ont jamais eu qu'une autorité nominale sur les peuplades berbères qui habitent ces régions rudes et difficilement accessibles. Depuis un temps immémorial, deux vieilles familles descendant des Ketama gouvernaient les deux districts, et s'étaient imposées, non seulement aux Turcs, mais au Gouvernement français lui-même, qui n'avait pu se passer de leur concours pour faire exécuter ses ordres et administrer le pays. En réalité, la famille des Ouled Azeddin régnait et était obéie dans le Zouara comme les Ouled Achour dans le Ferdjioua. Aucune décision française n'était acceptée par la population, si elle n'était présentée par leur Intermédiaire. Une telle situation ne pouvait indéfiniment se prolonger. Le travail de M. Féraud est l'histoire des entreprises de toute nature, persévérantes, courageuses et définitivement efficaces du Gouvernement français pour briser cette puissance irrégulière sans léser aucun droit légitime, et pour établir notre autorité dans ces montagnes d'une façon incontestable et directe. L'œuvre a été

longue ; plus de vingt années y ont été employées ; il y a fallu tantôt la guerre, tantôt la négociation ; mais on a réussi par la persévérance et l'unité d'efforts. Sans désagrèger aucune des grandes familles du pays, on les a toutes soumises à la même loi. Nul chef ne commande en ces montagnes, grand ou petit, qui n'ait reçu sa nomination du Gouvernement français. Nulle infraction à nos lois ne sera tolérée, et l'on sait aujourd'hui qu'il n'est pas un rocher du Zouara et du Ferdjioua où notre main ne puisse atteindre pour y protéger les gens paisibles ou pour frapper les récalcitrants. Personne, mieux que M. Féraud, ne pouvait raconter ces événements. Possédant la langue du pays, en sachant l'histoire mieux que ses habitants, coopérateur actif de la plupart des grandes mesures de l'Administration et de la Guerre qui ont été prises pour le soumettre et l'organiser, il avait toutes les qualités désirables pour écrire ces mémoires qui sont un des plus intéressants travaux de la Revue, et qui resteront comme un chapitre toujours à consulter de l'histoire de l'Algérie contemporaine. Quelques mots encore et nous avons terminé.

Bien que les dernières livraisons nous manquent, nous trouvons encore à signaler dans le volume de 1878 d'autres intéressants travaux : *une description géographique et historique du Djebel Cherchar*, partie sud-est des montagnes de l'Aurès, par M. Masqueray ; un rapport de M. Daniel Grasset sur *l'État de l'instruction publique en Tunisie* ; une notice de M. Playfair sur quelques *épisodes des relations de la Grande-Bretagne avec les États barbaresques avant la conquête française* ; enfin, une dissertation de M. de Grammont sur cette question : *Quel est le lieu de la mort d'Aroudji Barberousse ?* D'un ingénieux rapprochement de textes et de l'examen des localités où eurent lieu les combats livrés en 1518 par les Espagnols à Barberousse, M. de Grammont arrive à préciser ce fait que le célèbre fondateur de la Régence d'Alger fut tué le 30 septembre 1518 au gué du Rio-Salado,

sur la route actuelle de Tlemcen à Oran. Un brevet de Charles-Quint conféra une pension et la noblesse héréditaire à Garcia Fernandez de la Plaza qui avait de sa propre main donné le coup de mort à Barberousse.

On voit à combien de sujets divers les membres et les correspondants de la Société historique algérienne consacrent leurs recherches, leurs travaux et leurs publications. Depuis les temps de l'antiquité jusqu'aux événements contemporains, rien ne leur est étranger; ils accueillent tout, et réunissent dans la Revue des notions précieuses que peuvent consulter avec profit les administrateurs aussi bien que les érudits. Ils n'ont qu'à continuer leur œuvre comme par le passé. Le temps leur a fait éprouver des pertes bien sensibles; mais ils comptent encore dans leur sein tout ce qu'il faut pour fournir une longue et féconde carrière.

En persévérant dans la voie qu'elle s'est tracée, la Société algérienne ne sert pas seulement les études historiques; elle contribue pour une part très sérieuse au développement général d'un pays dont les intérêts sont plus que jamais solidaires de l'intérêt même de la France.

L. DE MAS LATRIE,
Membre du Comité.

